

**BULLETIN DU QUARANTAENAIRE
DE L'ASSOCIATION
AMICALE DES ANCIENS
ELEVES DU COLLEGE
HENRI IV DE BERGERAC**

Fondée le 29 novembre 1909

Reconnue d'utilité publique par décret du 26 juin 1941



N° XXI
1949

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président :

M. le docteur Pierre ROUSSEAU

Secrétaire-général :

M. Robert COQ

Vice-président :

M. Christian DE MESLON

Trésorier :

M. Jean BARTHE

Administrateurs :

MM. Charles BOURZAC — Georges BRASSEM — Roger COLLET —
André DELPERIER — Charles FOURNIER — Pierre DE MONTATAIRE DE
MADAILLAN — Roger MIRABEL — Pierre PUCHEU.



NOTE

Notre Association, qui fête son quarantenaire, peut espérer célébrer un jour son centenaire. Cependant, sa vitalité diminuerait sérieusement si le Bulletin arrivait à disparaître. Aussi, a-t-on fortement insisté à chaque Assemblée pour maintenir ce lien entre camarades. Malheureusement, un certain nombre oublie par négligence de renvoyer le mandat discrètement glissé entre les plis du Bulletin, ou ne répondent pas aux timides rappels du Trésorier. L'équilibre a pu être maintenu ces dernières années grâce à des ressources extraordinaires sur lesquelles on ne peut plus compter. Il serait donc souhaitable que tous les camarades accomplissent le geste nécessaire. Le Trésorier rappelle que la somme annuelle à payer a été portée à 150 francs: cotisation, 50; bulletin, 100 francs. Les membres à vie n'ont évidemment à payer que les 100 fr. du Bulletin.

Le Trésorier: Jean BARTHE — 10, rue de Coulmiers - Bergerac.
(C. c. p. Limoges n° 367-52)

A M. Robert COQ,
Secrétaire général de l'Association.

Vous me demandez, mon cher ami, d'écrire quelques lignes pour ce Bulletin du quarantenaire que vous préparez, j'en suis assuré, avec ce goût, ce talent qui sont connus de tous. Que pourrais-je ajouter qui ne fût pas une redite? Déjà, dans le bulletin de 1939 — celui du trentenaire tragique — Ch. Fournier nous a dit l'histoire, les buts, les espoirs de l'A., dans ce style qui lui est propre, si classique et si vivant à la fois. Je sais bien qu'à côté de l'histoire, il y a la petite histoire; mais la conter est peut-être dénué d'intérêt...

J'ai eu, mon cher ami, la fortune de voir ma vie s'écouler, parallèle à celle de l'Association — depuis sa naissance en 1909, témoin frivole d'une époque dont nous ne savions pas qu'elle serait qualifiée d'heureuse, où je pouvais projeter vers l'avenir l'enthousiasme de mes jeunes espoirs, jusqu'aux jours de triste hiver où, dans la solitude de la pensée, je revivrai le Passé.

Donc, un jour de novembre 1909, accouru à l'appel de Paul Petit, j'ai quitté ma campagne lointaine dans une voiture à trois roues, dont l'une d'elles — indispensable cependant à l'équilibre — faillit rester dans les fondrières de la route de la Ressègue à Bergerac. Le banquet — d'une somptueuse ordonnance — coûtait 5 francs à l'hôtel de Londres où j'étais descendu. Après la première réunion générale, où nous étions une douzaine de camarades, le cher docteur Cayla me conduisit à sa clinique de l'avenue de Verdun, installée depuis peu, dans une automobile dont il admirait l'ordonnance des coussins, les commodités, l'éclat des cuivres, les heureuses proportions grâce auxquelles il lui était possible d'entrer dans le coupé ou la berline, un chapeau haut de forme sur la tête. Il me ramena, avec sa courtoisie de grand seigneur, à la salle du banquet, où je retrouvai quelques amis, peu de condisciples. Il régnait ce soir-là, une atmosphère d'orage électoral. Simounet regardait d'un œil sans bonté un ancien qui, de table en table, allait serrant des mains et distribuant les banalités habituelles; arrivé à ma hauteur, il n'hésita pas à me faire connaître que, depuis notre dernière entrevue, ma santé paraissait excellente: je ne l'avais jamais vu, je ne crois pas l'avoir jamais revu.

La soirée se termina classiquement, donnant la note pour les prochaines réunions: discours du président, du sous-préfet, de Petit débordant d'esprit, chansons et monologues. Le lendemain, je quittais l'hôtel, après que cet excellent M. Biergeon eut gratifié mon fidèle chauffeur d'un de ces cocktails — Père Kermann, rhum, fine, etc. — dont il avait le secret et dont il usait dès le matin avec largesse.

Tel fut, mon cher ami, mon premier contact avec l'A. La Destinée m'en réservait d'autres, auxquels j'étais loin de songer par ce beau dimanche de novembre 1909 où le soleil, brillant d'un vif éclat, dissipait les brouillards de ma Double.

Tous ceux qui eurent la joie de participer au banquet de 1912 ont gardé le souvenir magnifique de Mounet Sully dans une fête de l'intelligence, de la



noblesse et de la beauté. Nous ne nous lassions pas de contempler ce grand tragédien, tout au long d'une soirée qui nous laissa frissonnants d'admiration.

1914-1919. Le fléau dévastateur passe sur notre pays, et c'est la disparition de tous ceux de nos camarades d'enfance dont les noms sont inscrits là-bas, face à la cour d'honneur. Leur nombre est si grand que les congressistes de 1947 ne peuvent cacher leur émotion et leur étonnement pendant la lecture douloureuse de tant de noms — qui sont ceux des héros de chez nous.

1921. Le réveil de l'A. Petit, Viguier, d'autres, veulent, malgré la guerre encore proche et les larmes mal essuyées faire revivre leur chère société. Claveille est président; je le revois à l'hôtel de Londres: massif, symbole de la force, avec son large dos, ses bonnes moustaches blanches, ses grosses mains, ses gestes brefs et volontaires. Nous l'entourions en toute intimité. Qui nous eut dit que cette Puissance de la Nature succomberait quelques mois plus tard aux coups du Destin.

Après le décès de Claveille, l'Association fut pendant neuf années la Belle au bois dormant du conte de Perrault. En 1930, prince de la légende, Petit rompit ses liens, et c'est dans ces conditions que je reçus un jour la visite de mon maître me demandant d'être candidat à la présidence. L'entretien fut long. A tous mes refus, basés sur la parcimonie du temps dont je pouvais disposer, le décousu de mon existence, l'imprévu de mes absences, Petit opposait une réponse patiente et péremptoire. A la fin, las de discuter, il m'asséna son argument décisif: « Mon cher ami, me dit-il, nous avons certes de brillants camarades qui présideraient l'A. avec distinction et élégance; mais, voilà: ils ont tous des attaches politiques. Vous seul nous apportez la neutralité que nous désirons, acceptée par tous. » Je remerciai mon maître, et j'ai accepté aussitôt de présider une société dont les membres, à l'encontre des grenouilles du bon La Fontaine, ne réclamaient pas un roi, mais... un soliveau.

Cher M. Petit, comme vous étiez heureux d'avoir fait — ainsi qu'un maire du Palais — un président de votre élève que vous aimiez bien, et qui vous le rendait de tout son cœur. Que votre ombre flotte longtemps sur nous et montre à notre société sa route, la seule, la route de la loyauté, de la dignité et de la droiture...

Nous voici arrivés, mon cher ami, aux temps modernes. Après les premiers banquets du renouveau, vous entrez au Comité, avec Foucaud trésorier, en qualité de secrétaire adjoint en attendant d'être secrétaire général après la démission définitive de notre maître. Nous entrons dans la période faste de notre histoire, avec des réalisations auxquelles nous étions attachés: essai progressif de restauration des distributions des prix, récolte des livres, avec les petits conflits administratifs inévitables, aide aux jeunes sous forme de garage de bicyclettes dans une cour du collège, conférences d'orientation professionnelle; — pour les anciens: dîners mensuels, représentations théâtrales, toutes initiatives de votre dynamisme avec l'aide de vos camarades du bureau; initiatives qui entourèrent notre Association, aux yeux de l'Union des A., d'une auréole de puissance et de jeunesse. Quelques incidents se mêlaient, certes, à l'exécution du programme, n'altérant nullement notre bonne humeur. Souvenez-vous, mon cher ami, de cette soirée mémorable où nous inaugurons nos dîners mensuels: après une heure d'attente chez Lestangt, au siège de nos agapes, nous étions quatre:

vous, Jack Tamarelle, René Rousseau qui n'avait pas voulu abandonner son père, et... le président. Des boissons opportunes vinrent apporter la gaieté dans notre petit groupe, digne d'une comédie de Pagnol. D'autres dîners vinrent plus tard, avec des tables bien garnies de convives enthousiastes...

Vous souvenez-vous aussi de notre anxiété quelques heures avant *Ruy-Blas*? La location ne se complétait pas; nous considérons le *Cyrano* avec effroi, et je vous disais, cherchant des figurants pour remplir nos fauteuils, et désirant prendre à ma charge le déficit, tout mon étonnement d'en être arrivé à être un Mécène honteux (au petit pied, bien entendu). C'était là le bon temps, mon cher ami.

Pourquoi faut-il que ces années si joyeuses aient été assombries par la fin de notre vieux maître Paul Petit? Quelle émotion quand, au banquet du général Matter, il fut transporté à sa place par ses anciens élèves membres de notre Association. Quelle émotion encore, quand, à ses deux derniers banquets, il nous prononça ses deux discours d'adieu: celui, admirable de sérénité et d'élévation de pensée, sur la vieillesse; celui si pathétique sur son infirmité, où, avec une cruelle ironie, il prenait plaisir à plaisanter sur ses membres amputés — riant pour ne pas sangloter, et obligeant les assistants à essuyer des larmes furtives.

Après la démission de Paul Petit, vous voici Secrétaire général, et c'est la série des bulletins — chacun paré d'une couverture différente par son coloris, sa présentation, ses gravures — qui font de ces petits témoins de notre existence des objets qui ne dépareraient pas la vitrine d'un bibliophile. Nous songions à notre trentenaire que devait présider notre infortuné Carmille et ce trentenaire ne fut jamais fêté, car 1939 se levait à l'horizon et l'A. allait connaître sa seconde guerre.

Le cœur plein d'appréhension — chacun de nous faisait son devoir, certains au front, d'autres à l'arrière — nous avons décidé de continuer à vivre, tous feux éteints. Nous avons essayé d'adresser, selon l'état de nos finances, des colis-souvenirs à nos prisonniers pour leur rappeler qu'ils n'étaient pas oubliés sur la terre gasconne; nous avons continué nos dîners mensuels, où assistaient des permissionnaires, qui y trouvaient un vivant foyer.

Cette période si tragique n'alla pas sans incidents, qui apportaient à nos angoisses comme une dérivation salutaire. Vous rappelez-vous, mon cher ami, cette matinée d'octobre 1939 où vous m'avez appelé au téléphone et où vous m'avez annoncé l'héritage de Madame Augiéras, dont les obsèques avaient lieu ce matin même? Aussitôt, notre décision est prise: l'un de nous court acheter une couronne mortuaire, des fleurs, et nous nous retrouvons, Foucaud, vous et moi, à la porte de la donatrice. Mais nous sommes reçus (fraîchement) par un juriste qui nous déclare que, n'étant pas déclarés d'utilité publique, nous ne pouvons pas être héritiers. Ce à quoi je réponds avec assurance: « Mais justement, cher monsieur, nous le serons la semaine prochaine. » Je me souviens du regard inquiet que vous m'avez adressé, inquiet de mon état mental... Mais, faisant notre devoir, deux de nous suivirent le corps jusqu'à sa dernière demeure.

Et voilà, mon cher ami, comment nous nous sommes efforcés d'être déclarés d'utilité publique, avec l'aide complaisante de camarades qui nous ont facilité le décret du Conseil d'Etat. Grâce à notre héritage, notre trésorier devint un

financier, et nous attendions avec impatience le jour où nous pourrions remplir les clauses du legs.

Chemin faisant, chaque année un certain nombre d'anciens, sous l'occupation, se réunissaient comme par le passé à l'hôtel de Bordeaux, que nous quitions après avoir chanté dans l'espérance une vibrante *Marseillaise*, malgré la présence toute proche des officiers allemands.

Avec la Libération, nous sommes arrivés à l'histoire contemporaine de l'Association. Après deux banquets enthousiastes, dont l'un présidé par notre camarade le général Bernard, nous voici en pleine organisation du Congrès de l'Union des A., selon un programme que, depuis Lyon et Blois, leurs Juliéna et leurs Bourguéil, nous nous étions tracé, désireux de mettre en parallèle les vins de nos coteaux et d'apporter plus de solennité à l'érection du monument de Georges Augiéras et de nos martyrs de trois grandes guerres. Notre congrès se déroula dans des journées de mai, toutes rayonnantes de la lumière de chez nous, et les vins de nos crus surent montrer par leur âme offensive, qu'ils sont bien les fils du soleil.

Il m'était donné récemment de voir un Lyonnais et des habitants de Dijon, qui me disaient le magnifique souvenir emporté de Bergerac. Atteint sans doute d'un complexe d'infériorité, je les regardais, étonné; mais j'ai bien vite compris qu'ils étaient débordants de reconnaissance vraie pour l'hospitalité reçue dans notre ville...

C'est là, mon cher ami, que vont s'arrêter mes souvenirs: le reste est trop actuel pour qu'il vaille être conté. Nous voici d'ailleurs au terme des quarante années de notre existence — ni pour le mieux, ni pour le pire. Peut-être sera-t-il des esprits chagrins pour penser que nous avons été de médiocres bergers... Mais je sais bien que tout au long de notre administration, seuls, la prospérité, l'éclat, l'avenir de l'Association ont guidé nos actes. L'Association continuera, n'en doutez pas. Elle aura peut-être des éclipses, mais sûrement de nouveaux essors. Une société comme la nôtre, malgré le caprice, l'inconstance et la faiblesse humaine, ne meurt pas. Sa disparition définitive serait contre nature. Les liens de la camaraderie d'enfance, qui sommeillent au fond du subconscient, nous enserrent de lacets si ténus et si forts, qu'ils ne pourraient être rompus. Les guerres, les remous sociaux ne sauraient empêcher des amis d'école ou de collège de se rechercher et de s'unir. L'Association continuera, et on n'est pas près de jeter sur elle ce « linceul de pourpre où dorment les Dieux morts ».

D' Pierre ROUSSEAU.

DEAD LOCK

L'Association recommande la lecture de la note du Trésorier, et elle demande à chaque membre de se mettre en face de son devoir.

XXVII^e Banquet du 5 décembre 1948

A midi, au réfectoire du Collège.

Antoine BARRAUD, traiteur.

Soixante-quinze convives sont présents.

Pour terminer, l'élève François PERPEROT, de la classe de Mathématiques élémentaires, a remercié l'assistance en quelques mots. M. le Principal a ensuite porté un toast amical et M. le Sénateur-Maire de Bergerac, M. Marcel BRETON, a souligné à juste titre les efforts de sa municipalité pour le Collège Henri IV, ainsi que ses efforts personnels, qui ont abouti au maintien de la classe de Philosophie.

Ces trois discours ont été improvisés, ainsi que les paroles émouvantes de notre camarade l'artiste-aveugle Emmanuel AUBERT, qui a bien voulu dire comment, avant 1914, il a effectué les réparations du réfectoire, dont l'état actuel est dû à ses talents distingués d'architecte.



Discours du Président, M. le Docteur Pierre ROUSSEAU

Le Président nous déclare qu'ayant fait en prose 18 discours à 18 banquets, il a décidé de s'exprimer aujourd'hui en vers.

Pour cela, il s'est adressé à un poète inconnu, qui lui a remis ce matin le document suivant:

A la manière d'A. de Musse

(Toute révérence gardée)

PRÉLUDE A UNE NUIT DE DÉCEMBRE

LA MUSE

Poète, prends ton luth; c'est moi, ton infidèle,
Qui désire aujourd'hui t'abriter sous son aile.
Le triste hiver nous enveloppe en son manteau.
Les flocons à longs traits revêtiront bientôt
De leur silence blanc la ville et la campagne;
Viens près de moi; ce soir je serai ta compagne
Près d'un ardent foyer, je saurai t'embraser
Et tout entière me donner à tes baisers.

LE POÈTE

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie,
Tu peux encor compter sur moi;
Mais, seul, mon cœur est en émoi.
— Vois-tu, les ans en sont la cause —
Ecrivons ensemble des vers
Rimant à tort et à travers.
Ne demande pas autre chose.

LA MUSE

Poète, lève-toi; tu dois chanter ici,
Dans cette salle où sont bannis les noirs soucis;
Prends ton luth, prends ton luth: je ne veux plus me taire,
Car pour mon ciel tout bleu je vais quitter la terre
Et veiller sur le Rêve où tu veux te blottir.
Mais ne sachant tourner nos yeux vers l'avenir,
Écoutons la chanson des heures de jeunesse.
— Et c'est tout un passé de joie ou de tristesse
Que nous verrons se profiler à l'horizon
Quand nous ferons aux jours enfuis notre moisson.

Puis, affranchis du Temps, du Nombre et de l'Espace,
Evoquons en ce lieu l'ombre du cher Laplace
Qui fut votre Econome aux temps de mil neuf cent;
Pour nous il n'eut donné ni entrailles ni sang,
Comme ce pélican qui s'offrait sur le sable
Au bec cruel de ses enfants; — autour des tables
Nos appels répétés n'eurent jamais d'écho.
Allons-nous célébrer le maigre haricot
Qu'un obscur charençon taraudait en silence?
Le thon mélancolique et ce vin d'abondance
Que pour nous coloraient des chimistes sournois?
Accordant nos accents aux rythmes d'autrefois,
Chanterons-nous l'airain de la cloche sonore
Qu'une main vigoureuse ébranle dès l'aurore,
Eveillant les dortoires de ses notes d'argent
Quand le soleil se lève à l'horizon changeant.

Chanterons-nous vos professeurs et vos vieux maîtres,
Que vous aimiez pourtant, sans oser le paraître?
Presque tous sont couchés dans la nuit du tombeau,
Après avoir illuminé de leur flambeau
Vos esprits qu'ils ornaient de sciences incertaines:
JUNCA qui ressemblait par son crâne à Verlaine.

PETIT, que vous aviez plaisir à écouter,
Brillant animateur de notre société;
Le normalien CANAT, passionné de l'Attique;
FAJADET tout entier dans sa mathématique;
GALAND qui vous montrait, ainsi qu'en un trésor,
Vos noms enluminés sur son cher Livre d'Or;
RENARD dont le profil revit dans vos mémoires
Quand il vous apprenait Beethoven... et l'histoire.
Le poète CAMBOS, GENTY, puis MORISSET,
Et tous ceux dont le nom s'endort dans mon passé!

Préfères-tu chanter ces vieux bancs et ces tables
Que Petit qualifia jadis de lamentables,
Où vous avez écrit tous vos rêves d'enfants?
Vous étiez tour à tour des héros triomphants,
Des paladins bardés de fer, rompant des lances,
Des marins découvrant des continents immenses,
Ou bien des inventeurs marqués par le Destin
Pour s'envoler du pôle aux sables africains.
Des soldats contemplant dans l'orgueil de leur âme
Des soleils d'Austerlitz ou des cités en flamme.

Poète, lève-toi, mon rôle va finir;
Laisse monter le flot mouvant des souvenirs,
Quand tu cherchais à dérober aux Destinées
Le sort mystérieux de tes jeunes années...

LE POÈTE

Du temps que j'étais écolier,
Que j'étais un soir à veiller
Dans une étude solitaire,
Un pauvre élève vint s'asseoir
— Vareuse bleue ou sarrau noir —
Qui me ressemblait comme un frère.
Il me contempla longuement
Et me dit: N'es-tu pas dément
D'apprendre la géométrie...
Mon pauvre ami, ne crains-tu pas
De hâter ainsi ton trépas?
Laisse ce livre, je t'en prie.
Sans crainte donne-moi ta main,
J'écarterai de ton chemin
Les jours vides, sans poésie...
Le dur labeur est un danger.
Pour toi je suis le messager
De la divine Fantaisie.

Quand je fus un jeune étudiant,
Si je me penchais, tout confiant,
Sur des pages d'anatomie,
Mon fantôme venait me voir
— Complet gris clair ou veston noir —
Et me tendre une main amie.
Il me disait: C'en est assez,
Ne songe plus aux vains succès;
Vois: le ciel est baigné de lune,
Le printemps chante dans ton cœur,
Tu trouveras une âme sœur
En une rencontre opportune.

Depuis, je l'ai vu bien souvent
Se profiler au cours des ans
Sur l'écran de mon existence,
Me murmurer des mots d'espoir
— Brassard de crêpe ou habit noir —
Aux jours de joie ou de souffrance.
Mais l'aurai-je trop écouté;
Faut-il encor le regretter,
N'est-il donc que des jours moroses?
Je me plais, au soir, à penser
Que travailler, se reposer,
Parfois, c'est bien la même chose...
Peut-être verrai-je plus tard
A mes côtés un blanc vieillard
Me montrer la couche voisine;
Mais pourra-t-il faire surseoir
La lavandière du grand soir,
Eloigner la Parque assassine ?

Du rêve, il ne restera rien;
Si j'ai fait quelquefois du bien,
Je sais aussi, quoi qu'on en pense,
Que s'envolent les illusions,
Les vains désirs, les ambitions,
Avec les songes de l'enfance.

Voici qu'abandonnant mon démon familier,
Je voudrais une fois encor te saluer
 Mon pauvre vieux collègue;
Tes salles où mon nom sans doute est effacé,
Longs couloirs frissonnant des ombres du passé,
 Murs, arcades, que sais-je?

Depuis toi, j'ai cherché, tout au long des chemins,
Un asile et la paix pour de beaux lendemains.
Et j'ai, vaille que vaille,
Tenté de retenir dans mes bras le bonheur,
Mais j'ai toujours laissé des lambeaux de mon cœur
A tes vieilles murailles.

Ce sont là, vers de mirlitons
Ton ton, tontaine et tonton.

Le Poète inconnu.

LE RÉCITANT

Ainsi va finir ma chanson...
— Et maintenant que l'échanson
Verse à longs flots dans notre verre
L'or vivant du vin de nos terres;
J'ai mission de boire en effet,
A vous, Monsieur le Sous-Préfet,
Qui fîtes fleurir l'espérance
Dans les plis des couleurs de France;
Aux jeunes qui veulent servir
Vous dites encor de s'unir
Pour aider leur mère meurtrie
— Car c'est pitié de la Patrie. —
Et nous aimerions faire un bail
Pour garder BERGERET sous l'orme de nos mails.

Je bois à vous, Monsieur le Maire,
Je veux aussitôt satisfaire
Au devoir de vous apporter
L'hommage que vous méritez.
Car en nombreuses circonstances
On vous vit prendre la défense
De ce collège; et faire effort
Pour conjurer son triste sort.
Acceptez notre gratitude.
Mais nous n'avons plus d'inquiétudes
— Vous remplacez le roi Henri,
Occis tristement à Paris
Et parti sans laisser d'adresse...
Merci pour ces vieux murs, témoins de nos jeunesses.

Après Monsieur le Conseiller,
Au Principal qui sait veiller,
Oter aussi sans aucun doute,
A notre cher bahut les ronces de sa route...

Bien qu'il soit, Messieurs, un peu tard.
Ce soir je ne saurais me taire
Sans boire au général BERNARD,
Soldat vaillant et cœur sincère.
A Robert COQ, cher secrétaire;
A BARTHE, notre trésorier,
Qui fait un bien foutu métier...
A tous ceux qui sont sur la brèche
Pour nous offrir dans notre dèche
Monbazillacs, apéritifs,
Vieux rhum, vins fins et digestifs.
MESLON, BOURZAC, et puis tant d'autres
(Quels excellents crus que les nôtres!)
Je bois à votre Comité,
Sans boire aussi à ma santé
Comme vous avez pu le lire...
Ce qui dut vous faire sourire,
Et ce qui déchaîna mon ire.
— Voilà bien des rimes en ire. —
Et puis, zut! je vais en finir,
Car je sens mon cerveau fléchir.
Oubliez ces calembredaines,
Chers Amis, à vous tous, — et à l'année prochaine.

■

Discours du Sous-Préfet, M. Maurice LOUPIAS

Le destin des sociétés humaines, comme celui des individus est parfois marqué de ténébreuses fatalités.

Il est dans le destin de votre Association de subir, Messieurs, l'annuelle fatalité du discours du Sous-Préfet de Bergerac. J'aurais pu tenter à mon tour de décorer cette austère façade des roses de la poésie mais nous ne sommes plus, hélas, aux temps où les Sous-Préfets faisaient des vers et comment aurais-je osé, après votre Président, prendre en mains les rênes légères de Muses toujours exigeantes et capricieuses?

Notre vieux Villon dans sa sagesse disait déjà :

« Il ne fait pas ce tour qui veult ! »

Et d'ailleurs, j'en suis certain, vous n'avez pas besoin des accords de ma lyre chétive pour percevoir dans ce vénérable collège les échos de vos printemps qui s'éloignent. Combien ayant cru passer ici les heures les plus tristes de leur

jeunesse sont partis sans même se retourner pour regarder les vieux murs où ils avaient gravé leur nom et reviennent aujourd'hui leur demander de leur restituer les enthousiasmes de la jeunesse ! Aujourd'hui, des hommes se penchent sur leur passé ! Il y a toujours dans cette attitude je ne sais quelle poignante et mélancolique poésie.

Peut-être avez-vous voulu, en élisant domicile dans ce bon vieux réfectoire, tenter l'expérience d'Olympio lorsqu'il s'écriait :

« O douleur ! j'ai voulu, moi dont l'âme est troublée,
Savoir si l'Urne encor conservait la liqueur,
Et voir ce qu'avait fait cette heureuse vallée
De tout ce que j'avais laissé là de mon cœur ! »

Car, n'avons-nous pas l'âme troublée et ne sentons-nous pas le besoin d'affermir nos certitudes et de baser nos élans, dans l'époque inquiète que nous traversons ?

Le désarroi moral et le désordre qui sont le lot habituel des « après guerre » ne nous épargnent pas en effet. Nous ne cheminons qu'avec révolte et dégoût. Illogiques, nous réclamons des merveilles au bout d'une route où nous avons laissé s'installer l'horreur et la misère.

Notre civilisation a failli périr tout entière, sous nos yeux. Des peuples jeunes et énergiques se sont élancés à la conquête d'un progrès matériel surhumain négligeant trop peut-être l'antique idéal de perfection morale. Et les vents ont apporté à nos rivages l'écho de syllabes magiques : faire toujours plus neuf, plus vite, plus grand. Fascinée, notre Europe a pris en pitié sa conception prudente du Progrès. Toute à la poursuite de la puissance, de la splendeur matérielle, elle ne s'est pas aperçu du déficit intellectuel et moral dont elle payait sa fortune. Du haut en bas de l'échelle sociale, on a vu croître jusqu'à la démente la course à l'argent, la passion du luxe et des plaisirs. Un type nouveau a enrichi la collection des types humains : l'arriviste. Des choses précieuses, considérées jusque-là comme des trésors de civilisation, ont failli disparaître. La courtoisie, les prévenances, l'art de la conversation, qui étaient l'honneur de notre patrimoine, sont étouffés par la rudesse et la mauvaise humeur, qui semblent devenir les compagnons obligés du chemin de fer, de l'automobile, de la vitesse.

Dans ce carrefour géographique, dans ce confluent d'idées qu'est notre France, saurons-nous opposer un jugement solide et froid aux tentations des rapides fortunes et aux appels séducteurs de toute idéologie nationale ou importée ?

L'antidote qui nous rendra la santé, nous n'avons point, me semble-t-il, à le chercher ailleurs que chez nous. Pour sortir de la confusion, pour distinguer le bien du mal, faire vivre en harmonie les forces opposées de la puissance matérielle et des aspirations de l'âme, nous devons raviver en nous l'antique esprit gréco-latin, qui est, par essence, un esprit d'ordre, de clarté, de logique. La vie et l'idéal ne sont point inconciliables. Il y eut jadis un impérialisme athénien, un impérialisme romain, mais il n'étouffa jamais les âmes. Phidias sculptait les frises du Parthénon tandis que bourdonnaient les ateliers du Pirée. Et plus tard, quand tous les produits du monde affluaient aux gigantesques

entrepôts de la Méditerranée devenue romaine, Virgile, Horace, Tacite enseignaient à leurs contemporains à devenir toujours plus hommes.

La France, de nos jours, apparaît comme l'héritière par excellence de la civilisation latine, et comme la plus qualifiée pour rajeunir les antiques disciplines, les adapter à un âge de puissance et de tentations sans limites.

Mais, peut-être, pour devenir les bons ouvriers de cette séduisante entreprise, devons-nous revenir nous-mêmes à plus de simplicité et retrouver nos juvéniles enthousiasmes. Les enivrements de notre jeunesse n'ont point perdu leur pouvoir. Ne reprochons point aux dieux, comme le faisait Télémaque, de faire passer les hommes par cet âge de la jeunesse qui, disait-il, est un « temps de folie et de fièvre ardente ». Télémaque, bon jeune homme idéal, orgueil des parents, et satisfaction de ses maîtres, parlait comme Mentor lui-même. Or, cet âge de folie et de fièvre ardente est le plus beau des âges, quoi qu'en disent les Gêronte. Laissons-nous donc aller à la douceur des souvenirs. N'y goûtons pas trop cependant les plaisirs de l'oubli. Par un singulier paradoxe, ce retour dans ce réfectoire est pour nous une façon d'oublier nos soucis quotidiens et de faire l'école buissonnière. Mais cette école n'est-elle point celle où l'on tourne le visage vers les brises qui se lèvent? Bienheureuse école buissonnière d'autrefois, qui vit éclore, parmi les fleurs et les nids, les génies d'un La Fontaine et d'un Chateaubriand, nous n'avons d'autre ambition que de sentir revivre les amitiés d'antan, celles-là même que nous avons nouées sur ces bancs de collège.

Amitiés de jeunesse, les plus sincères, les plus solides, versez dans nos cœurs votre fraîcheur intacte. Grâce à vous, demain, nous reprendrons la route d'un pas mieux assuré.

Merci, vieux murs, à l'inverse de la « nature au front serein », vous n'avez point oublié!

Merci, Monsieur le Président, de conduire de si brillante façon et avec tant de dévouement les destinées d'une association dépositaire de tant d'émouvants souvenirs.

Merci à tous ceux qui vous aident à poursuivre cette œuvre et, en particulier, à votre Secrétaire général, mon ami Robert Coq.

Merci, Monsieur le Principal, du soin avec lequel vous guidez nos cadets.

Buvons, si vous le voulez bien, à cette jeunesse, et préparons-lui des sillons féconds et harmonieux.

Buvons à notre propre jeunesse, celle du cœur, si heureusement ranimée aujourd'hui! Qu'elle nous donne la force de travailler utilement pour la France et pour la Paix.

Le Périgord intellectuel au XIX^e siècle et de nos jours.

Editions Graphica. Excideuil 1948. (XVII-244 p.).

« C'est une solide contribution à l'histoire de l'activité et de l'apport intellectuel du Périgord contemporain. » Nous signalons aux camarades cet intéressant ouvrage, qui est l'œuvre de notre ancien condisciple Philippe RATORET.

DANS L'ORDRE DE LA LÉGION D'HONNEUR

Au dîner mensuel du mardi 8 mars 1949.

31 convives étaient présents pour fêter la récente promotion du président Pierre ROUSSEAU.

Voici les paroles qui lui ont été adressées au nom de tous par Robert COQ secrétaire-général :

La plus haute distinction nationale dont vous venez d'être l'objet réunit ici, dans l'intimité, les fidèles de nos dîners mensuels pour manifester à votre égard la cordialité de leurs sentiments.

En porte-parole de l'Association, laissez-moi vous dire que le témoignage de votre propre conscience et l'estime de ceux qui vous connaissent ne suffisaient pas à l'homme de mérite et de devoir que vous êtes. Le ruban rouge est venu couronner tout cela, et, croyez-moi en dépit de votre modestie, le joyau aux cinq branches d'émail, la petite croix en diamants, je vous l'assure, cela fait très bien sur un habit noir.

Ces jour derniers, tous ceux qui vous aiment ont fêté comme nous ce joyeux événement.

Nous sommes heureux de nous associer sans réserve à ces louanges, mais nous croyons aussi fermement, que par une heureuse conjoncture, cette décoration est aussi la récompense ministérielle bien méritée pour vos efforts et pour les résultats acquis dans un coin de Bergerac qui marche bien, j'ai nommé l'Œuvre post-scolaire de notre Association.

Vous en êtes depuis trente ans le Président et, nous ne demandons qu'à vous garder le plus longtemps possible dans ces fonctions; s'il est vrai en effet que tous les anciens Elèves se ressemblent pour avoir passé au laminoir du Collège, aucun pourtant ne pourrait mieux que vous présider à nos destinées.

Si la sûreté de vos jugements vous attache tout le monde, la bonté de votre cœur fait de chacun de nous votre obligé. Aussi énumérons-nous avec plaisir les titres qui vous ont fait chevalier de la Légion d'Honneur : vos longs services médicaux hospitaliers civils et militaires où vous avez goûté cette joie reconfortante pleine d'altruisme et de charité de soigner avec compétence et de guérir de nombreux malades. Vos talents chirurgicaux ont prodigué dans notre cruelle époque, ces derniers espoirs auxquels s'attache l'humanité et qui sont la générosité et la pitié — la pitié dont Voltaire a dit qu'elle était le contre-poison de tous les fléaux du monde, la pitié dont vous êtes une des plus hautes et des plus vivantes expressions.

Nous regrettons vivement les rigueurs de notre règlement intérieur qui nous privent ce soir de nos chères compagnes car nous serions heureux de féliciter également Madame Pierre Rousseau à laquelle vont en ce moment nos pensées. Et, pour terminer je vais rappeler qu'à l'Amicale nous avons accoutumé de fixer nos souvenirs. Nous avons vissé le marbre de celui d'Henri IV et plus modestement nous voulons marquer votre promotion. Ce souvenir va vous être remis de la part de tous ceux qui sont ici et de quelques autres camarades qui n'ont pu se joindre à nous ce soir. Il accompagne sous une forme durable nos félicitations les plus sincères et je dirai aussi les plus affectueuses.

QUELQUES VERS D'UN TRÈS JEUNE ANCIEN NOUVEAU VENU PARMİ NOUS

Les rues anciennes

Dans les rues au matin clair
Le soleil commence à couler.
Dans les rigoles de poussière,
sous des fenêtres de poussière
le soleil commence à rouler
dans les bras des enfants des hommes
qui n'ont que lui pour s'amuser.
Et aux matins gris de l'hiver
la pluie grasse s'en vient lécher
les vieilles rues sans lumières
de sa grande langue cirée :
La rue Antoine-le-Bedeau
celle du Prince-Huguenot
celle des Bahutiers, celle des Argentiers
celles de tous les métiers.
Au crépuscule des vieilles rues
les vieilles vérués
se mettent à briller comme des yeux qui ont sommeil;
Au lendemain les enfants maigres iront ramasser le soleil
dans la grande mare croupie du passé.

Les pianos de Broadway

Les pianos de Broadway
sur leurs coffres de verre
sur leurs murailles de néon
récitent immensément la mélodie du fer
l'âge numérique, atomique, air et nucléaire,
tigres télévisés, stars et hommes de loi,
rubans bleus, voies ferrées sur les touches de bois
mêlés au souffle chaud issu des plantations
vers le dieu feu, le vieil homme rivière
celui qui fait les hommes et les cigales
le roi des éléphants, le totem des clairières;
celui qui fait la pluie et le beau temps,
les hommes noirs, les hommes blancs.
Autour des pianos de Broadway
s'enroulent les lianes
les soleils de Guyane
et le cri des cargos le long de Baymaster.
Le cri des hommes noirs par le charbon et la couleur.
Les pianos de Broadway vivent au septième ciel
et au premier étage des bars américains
où ils laissent tomber quand la lune est de miel
sur le grand fleuve Hudson des poussières d'étoiles.

Jean DHELENS.

La merveilleuse histoire d'un enfant de Bergerac

Stephen GIRARD

Fondateur du " Girard-Collège ", de Philadelphie (U. S. A.)

Stephen, dit Philippe Girard, est né dans le canton d'Eymet le 21 mai 1750. Il était l'aîné d'une famille bergeracoise de cinq enfants. Son acte de baptême mentionne qu'il est le fils de Pierre Girard « capitaine maritime » et de son épouse.

Doué d'une forte personnalité son enfance fut turbulente et, à 14 ans, en 1764 il quitta la France comme petit mousse à bord du « Pélerin » qui faisait voile pour Saint-Domingue.

Il fit pendant dix ans de nombreux voyages, pour la plupart aux Indes Occidentales.

En octobre 1773 il obtint en France une licence de commandement et, à bord d'un navire lui appartenant, quitta définitivement son pays natal, arrivant pour la première fois aux Etats-Unis — à New-York — en juillet 1774.

Pendant plusieurs années il fit du cabotage entre New-York et la Nouvelle-Orléans. Le hasard le fit s'installer à Philadelphie en mai 1777 où il adopta définitivement la carrière de « marchand et marinier » qui devait, en raison de sa grande expérience, l'enrichir considérablement.

En même temps qu'il prospérait il devenait l'un des notables de Philadelphie. Rapidement devenu citoyen américain il fut élu en 1802 membre du Conseil de la ville; aucune grande entreprise publique ne se faisait sans lui. Ses bateaux voguaient vers la Chine, les Indes Orientales, l'Amérique du Sud et même le nord de l'Europe. Malheureusement, Girard, malgré toutes ces satisfactions matérielles, n'eut ni la joie ni le réconfort d'une vie familiale heureuse. Il épousa à Philadelphie une femme qui mourut tragiquement en 1815 et passa seul le reste de sa vie.

Il trouva son chemin de Damas pendant l'épidémie de fièvre jaune qui ravagea Philadelphie en 1793. Il s'exposa à la mort en assurant personnellement la direction d'un hôpital qui avait cessé de fonctionner faute de personnel. Il échappa à la maladie, mais pendant l'hiver de 1830 il fut heurté par un véhicule; cet accident amoindrit sa résistance physique et il succomba le 26 décembre 1831, à la suite d'une attaque d'influenza et d'une pneumonie.

Philadelphie rendit un hommage public à ce français, qui, sans amis, à l'étranger était arrivé au succès et à la fortune, à ce citoyen opulent, influent, à ce généreux philanthrope.

Mais précisément pour celà, des discussions orageuses se déchainèrent lors de l'ouverture de son testament autour d'un legs d'environ 6 millions de dollars fait par « l'homme le plus riche des Etats-Unis » pour la création et l'entretien d'un collège gratuit d'orphelins.

Ses instructions strictes et minutieuses sont conformes à la force farouche qui caractérisait toutes ses entreprises. Rien n'était laissé au hasard et le plan de l'établissement, minutieusement décrit, était de cent ans en avance sur son temps. L'édification des locaux prévoyait un style et une construction durable et pratique. Préoccupé de tenir le collège à l'écart des bruits de la ville, le donateur avait prescrit de l'enclorre d'un mur de trois mètres de haut. Mais pour des raisons d'esthétique les édiles de Philadelphie décidèrent de réduire la hauteur de l'enceinte à un mètre au-dessus du sol et d'enterrer en fondations les deux autres mètres, maintenant ainsi à la muraille les dimensions obligatoires.

Le legs était en outre révolutionnaire pour l'époque :

Il réclamait pour le collège :

- 1° des professeurs ayant reçu une formation et un programme d'études libéral.
- 2° une combinaison de l'enseignement classique et de l'enseignement professionnel.
- 3° une bonne alimentation, des vêtements confortables et des soins médicaux pour les pensionnaires.
- 4° un programme religieux non sectaire dont l'instruction devait être donnée par des laïques. Voici les termes exacts de cette dernière clause :

J'enjoins et je réclame qu'aucun ecclésiastique, missionnaire ou ministre de quelque secte que ce soit n'occupe une situation et ne remplisse aucune fonction... et ne soit pas même admis, pour quelque raison que ce soit, pas même comme visiteur à l'intérieur du Collège... Je ne veux jeter le discrédit sur aucune personne et sur aucune secte, mais, comme il existe parmi elles une telle diversité d'opinion, je désire que les tendres esprits des orphelins... soient tenus à l'écart de l'excitation que le choc des doctrines est susceptible de produire. Mon désir est que tous les instructeurs et professeurs s'efforcent de leur inculquer les plus purs principes de moralité, afin qu'en abordant la vie active, ils puissent faire preuve de bienveillance vis à vis de leurs semblables, d'amour de la vérité, de sobriété et d'application au travail.

Des protestations s'élevèrent de tous les coins des Etats-Unis. L'état de l'enseignement à cette époque, en Amérique, était dans une sombre situation. Les enfants travaillaient dans les usines sans être protégés par des lois. Philadelphie n'avait pas d'Ecoles gratuites. Dans l'Etat de Pensylvanie on avait installé environ 4.000 cabanes en rondins qui servaient de locaux scolaires et les parents fournissaient les fonds nécessaires pour assurer deux ou trois mois d'enseignement primaire. Les indigents n'étaient admis que si des citoyens au grand cœur payaient pour eux. Les seules écoles de valeur étaient les écoles paroissiales. L'influence confessionnelle très stricte était à son plus haut point.

Les adversaires de Girard commencèrent un long litige pour chercher à invalider les dernières volontés du « de cujus » et surtout la clause dirigée contre les sectes religieuses. A Washington, Daniel Webster, fameux avocat, homme d'état et orateur américain, attaqua l'inspiration même de l'Etablissement et

déclara que le Collège « n'était béni ni dans ses buts ni dans ses plans originaux ». Mais le testament fut validé en 1843 par un arrêté de la Cour Suprême des Etats-Unis.

Un conseil de direction du Girard-Collège fut créé le 13 novembre 1847 et l'ouverture eut lieu le 1^{er} janvier 1848 avec cent orphelins; le 1^{er} octobre on y ajouta cent autres pensionnaires et un même nombre le 1^{er} avril 1849. Près de 15.000 jeunes américains ont été élevés dans cette institution depuis son inauguration.

Le programme comprend quatre années d'études secondaires. Le collège est pourvu d'un gymnase moderne, d'une piscine, d'une salle de culture physique; on y pratique tous les sports de compétition et de nombreux jeux. L'un des souhaits révolutionnaires de Stephen Girard était que les garçons reçoivent un enseignement « de faits et de choses concrètes » plutôt que de « mots et de signes ». Aussi en même temps que l'enseignement mécanique, institué en 1882, sur le modèle de celui qui était donné en Russie, en Angleterre et au Danemark, les cours d'enseignement professionnel et d'enseignement industriel se sont-ils développés progressivement.

L'enseignement universitaire qui est donné prépare les étudiants à entrer à la Faculté tandis que le programme professionnel les prépare à gagner leur vie quand ils quittent l'école. Des anciens élèves de Girard-Collège se trouvent aux Etats-Unis dans presque toutes les branches des affaires et dans presque toutes les professions libérales. Un très grand nombre d'entre eux ont participé aux deux guerres mondiales contre l'Allemagne.

On estime en Amérique, que Girard était un disciple de Jean-Jacques Rousseau. L'un de ses vaisseaux avait reçu le nom de Rousseau et un buste du philosophe qui ornait sa maison est maintenant une des reliques du Collège. Il fut aussi inspiré par Pestalozzi qui exerça une profonde influence sur l'enseignement aux Etats-Unis pendant la première moitié du XIX^e siècle (1).

(1) Dans nos précédents bulletins, à propos de Maine de Biran et l'Ecole pestalozzienne de Bergerac, nous avons souligné qu'en 1803, malgré le dédain de Bonaparte et sur l'initiative du général Ney quelque chose d'éphémère fut créé à Paris par Neef un disciple de Pestalozzi. Mais on sait, disions-nous, que Neef quitta presque aussitôt la France sur les instances d'un mécène américain pour aller fonder à Philadelphie un institut pestalozzien sur lequel les renseignements font défaut.

Sans pouvoir l'affirmer, il est probable que Neef fut appelé en Amérique par Stephen Girard. L'Association se promet de pousser ses recherches sur ce point d'histoire locale.

Stephen Girard est le grand oncle de Madame Elise Girard, femme de notre camarade Franck Peyrot de Bergerac.

* Les dîners mensuels sont servis chaque premier mardi à 20 heures
à l'HOTEL DU COMMERCE
36, Place Gambetta

TÉLÉPHONE 1.19

ÉMILE RENARD (O. I.)

Chacun de nous a conservé le souvenir de ses emportements et de son érudition variée.

Vivant symbole de l'époque victorienne on pouvait le comparer au président Kruger, sans le collier de barbe, et, cependant, il se plaisait à se reconnaître le faciès de Mirabeau; les verrues dont son visage étaient couvert en témoignaient aisément. Ses cravates blanches, ses vestons noirs, ses pardessus de ratine, son chapeau melon, sa pélerine-capuchon, son lorgnon étaient légendaires.

Né d'une famille originaire de Marmande, il passa dans cette ville une partie de sa jeunesse. Travailleur, il est de bonne heure licencié ès lettres et aussi d'Histoire et de Géographie. C'est à l'enseignement de ces deux dernières disciplines que les générations scolaires d'avant 1914 l'ont connu au Collège de Bergerac. C'est le seul poste dont il paraît avoir été titulaire pendant toute sa carrière.

De tous nos vieux maîtres sa figure est de beaucoup la plus difficile à faire revivre. Cependant, avant qu'il ne soit trop tard, il faut le tenter pour effacer l'oubli.

Comme tout le monde, il était oblitéré par son métier. Il avait la vocation d'un précepteur : né professeur, il a été professeur jusqu'à sa mort et même dans sa vie privée. Lors de la déclaration de la Grande Guerre, en racontant qu'il avait été pris pour un espion allemand à Bordeaux et poursuivi comme tel rue des Bahutiers, rue des Argentiers, il exprimait doctrinalement sa conviction que ce conflit « arrangerait » l'Histoire avec la renaissance d'une libre Pologne, le retour du Hanovre à l'Angleterre et l'attribution à la France de l'entière rive gauche du Rhin. A deux de ses anciens élèves qui lui écrivaient avant la bataille de la Marne, ces quelques mots sur une carte postale des Armées : « Ave Renard professor, morituri te salutant » il répondait par courrier : « Non morituri, sed triumphaturi salutem » avec cette aisance de la langue latine parlée qui faisait notre émerveillement. Un jour, à Saint-Sébastien, rencontrant un prêtre espagnol dans l'église Santa-Maria, il le suit à la sacristie où se trouvait un tableau noir; aussitôt s'engage une conversation à coups de craie, conversation qu'il doit interrompre, pressé par l'heure écrit-il puisqu'il doit « viam ferream capere ».

Il consacrait à ses élèves non seulement ses heures de classe mais aussi ses loisirs. Il les accompagnait à Bordeaux pour leur donner ses encouragements pendant les sessions du baccalauréat et les recevait amicalement chez lui le jeudi pendant l'année scolaire. Il était également le correspondant de quel-

ques pensionnaires qu'il faisait sortir le dimanche. Qui ne se souvient de son cabinet de travail au premier étage de cette maison qui porte actuellement le n° 26 de l'avenue de Verdun ? (C'était autrefois l'avenue de la Gare.) Cette pièce était sur le jardin au nord et donnait sur la ligne de chemin de fer. Les murs étaient cachés par des rayons remplis de livres. L'Histoire était reliée en rouge et la Géographie en vert. L'almanach du Drapeau, l'almanach Hachette, l'almanach de Gotha et l'Annuaire du Bureau des Longitudes figuraient à côté des œuvres complètes d'Elisée Reclus et de Jules Verne. Il prétendait que la lecture de Jules Verne était la façon d'apprendre la géographie par la joie. C'était un grand liseur et quand il achetait un livre broché il le faisait relier avant de l'ouvrir.

Il utilisait une presse à polycopier pour tirer des petits papiers remplis de questions d'examen; il tapait également sur une machine à écrire de la marque Yost. Dans ce bureau figurait aussi en bonne place un piano droit sur lequel il jouait volontiers à notre demande la sonate pathétique de Beethoven ou encore la romance sans paroles de Mendelsohn. Il faut ajouter, ce qui n'était pas à notre honneur que si quelques uns d'entre nous écoutaient ou tournaient les pages, d'autres en profitaient pour se répandre dans la maison et pour y faire des mauvais tours qu'il nous pardonnait toujours.

C'était un sportif. Japhet (1) l'a caricaturé comme tel (2). Fort nageur, un peu grâce à sa bedaine, il allait revêtu d'un maillot rayé en travers bleu et blanc, du pont de fer (le pont des Gilets) au pont de pierre (celui de Bergerac) sous le contrôle de ses élèves qui le suivaient en barque. Il faisait aussi de la bicyclette. Il mettait alors une casquette, des culottes et de grands bas. C'est là que se place l'aventure qu'il se plaisait à narrer quand il faillit être écrasé par le train de Marmande (ce train qui l'avait transporté tant de fois), en traversant à vifs coups de pédales un passage à niveau non gardé.

Il excellait à déchiffrer les rebus, les charades (3), les énigmes et les mots carrés (on ne disait pas encore les mots croisés). Il recherchait les palindromes, soit des mots (Laval, Noyon, Selles, Senones etc.) ou des vers :

« L'âme des uns jamais n'use de mal »

ou encore :

« Léon émir cornu d'un roc rime Noël »

Enfin il affectionnait les vers holorimes :

« Gall amant de la reine, alla tout magnanime

« Galament de l'arène à la tour Magne à Nîmes. »

et certains alexandrins classiques chantaient souvent dans sa mémoire, comme :

« Ariane, ma sœur, de quel amour blessée

« Vous mourûtes aux bords ou vous fûtes laissée »

(1) Alias M. PIGEARD DE GURBERT, le père d'un de nos camarades.

(2) Voir *Bergerac-Revue*, vers 1896, et notre 17^e Bulletin de 1945.

(3) Ses interrogations en portaient la marque. Exemple: « Comment s'appelait cette personne qui fut reine de France, puis reine d'Angleterre, morte à Fontevault? (Eléonore d'Aquitaine.)

Il participait aux excursions annuelles du Collège fort en honneur de son temps et s'y distinguait pendant les déjeuners par son solide appétit. A cette occasion, ayant une fois mangé beaucoup de « saucisson », ce surnom vint s'ajouter à ceux de « fuchs » et du « vieux » dont il était déjà et depuis longtemps gratifié.

On peut dire qu'il n'existe pas de professeur ayant été plus « chahuté » que lui. Il parlait dans le vacarme et dès qu'il y avait un peu de silence il croyait qu'on lui boudait. D'où des « muettes » qui le mettaient hors de ses nerfs et déchaînaient sa colère capricante. Souvent, nous nous tassions sur les bancs du même côté de la salle et quand il demandait d'appuyer vers l'autre côté, tout le monde s'y transportait ce qui devenait une affaire sans fin. Les murmures le mettaient en fureur et aussi les « Queues de mots » (1). On lançait des boules puantes en classe, on lachait des hannetons qui venaient tomber devant le tableau et qu'il écrasait en passant et sans en avoir l'air, mais aussitôt ce n'était plus qu'un cri : « oh le cruel ! » (2). Souvent il éclatait et s'élançait d'un bond sur le coupable ou tout au moins sur celui qu'il considérait comme tel et le jetait à la porte avec ses livres et ses cahiers en disant : « Nom d'un petit bonhomme, il est permis d'être bête, mais il n'est pas permis d'être embêtant. »

Les tables étaient en gradins et de celle du haut on voyait les passants de la rue Lakanal. Ainsi un jour il ne put nous empêcher d'acheter par la fenêtre des « cournadelles » à une marchande, la veille de la sortie de Pâques. Une autre fois la table du fond fut déclouée par une extrémité et pivotant par l'autre bout elle venait planer au-dessus de sa tête.

Son matériel ne comprenait pas de chaire. Une seule table lui servait couramment. Il y avait aussi une bibliothèque murale et une boîte à cartes (3).

Ses procédés pédagogiques lui étaient bien personnels. Sa mnémonique mettait en saillie les « petits à côtés » de l'histoire pour fixer dans nos esprits les faits essentiels. C'était par exemple :

— Domitien empereur romain qui s'isolait pour écraser des mouches avec un poinçon.

— Cléopâtre « deshabillée en nymphe » lors de sa rencontre avec Marc Antoine à Tarse.

— Bituit roi de Arvernes faisant sa soumission dans un char d'argent traîné par des molosses.

— Au cimetière de Paris fermé au peuple par le cardinal Fleury, lors de lutte contre les Jansénistes :

« de par le roi défense à dieu

« de faire miracle en ce lieu »

— Le roi d'Angleterre électeur de Hanovre étant en réalité roi en Hanovre et électeur en Angleterre.

(1) Exemple : « d'office », « oïdé », ou encore « Lanquais », etc. . .

(2) A prononcer « cruel » ou « cruïel ».

(3) La « boîte à serpents » que notre excellent camarade Jean BARTHE, son successeur médiat, a su fidèlement conserver.

— La Chambre des Lords, présidée par le Lord grand Chancelier, coiffé d'une grande perruque blanche, couvert d'une robe rouge, assis sur un sac de laine, symbole de la prospérité de l'Angleterre.

— A Rossbach en 1757, battu par Frédéric II

« Soubise dit la lanterne à la main

« J'ai beau chercher où diable est mon armée etc. »

— Le Maréchal de Saxe, dont la famille de Georges Sand conserve le portrait, disant, comme il était souvent avec Mme Favard : « Je ne donne pas la comédie comme divertissement, elle entre dans mes vues politiques et le but de mes opérations. »

— Franklin inventeur du paratonnerre :

« Eripuit coelo fulmen sceptrumque tyrannis »

— En 1793, l'animadversion des révolutionnaires : « Ah! je vous reconnais bien Pitt et Cobourg, je vous connais encore et c'est ce qui me tue. »

— La capitulation de Paris signée le 30 mars 1814 par Mortier duc de Trévise et Marmont duc de Raguse, chez un marchand de vin à l'enseigne du « Petit jardinet » dans le faubourg de la Villette.

— Les vaisseaux qui transportèrent Napoléon : l'« Orient » qui le mena en Egypte et le « Muiron » qui l'en ramena. L'« Undaunted » (l'Indomptable) qui l'a conduit à l'île d'Elbe et l'« Inconstant » sur lequel il est revenu; enfin le « Bellérophon », le « Northumberland » et la « Belle-Poule ».

Il en était de même en Géographie :

— En Polynésie, l'arbre à pain, les totems tabous.

— L'Australie cette terre paradoxale où les chiens n'aboient pas, où les cygnes sont noirs, où les lièvres ne sont pas comestibles, où les arbres n'ont point d'ombre.

— L'Afrique-mineure (comme l'Asie-mineure) pour dire l'Afrique du Nord, dont certaines parties sont moins au sud que certaines régions d'Espagne.

— Les légendaires « trois mouvements » lui, le professeur représentant le soleil, un élève représentant la terre et tournant autour du soleil pendant qu'un autre, comme la lune, tournait lui-même autour de la terre — ce qui donnait à la classe une source de bruit et de désordre.

En 1909 M. Emile Renard s'intéressa très vivement à la création de l'Association Amicale des Anciens élèves du Collège. Il participa à nos quatre premiers banquets où il prit parfois la parole en qualité de vice-président de l'Amicale des professeurs.

A la fin de sa vie il fut péniblement affecté par la perte d'un neveu qui lui était très cher. Enfin avant d'avoir atteint l'âge de la retraite il mourût le lundi 19 juin 1916 à Bordeaux, d'un anthrax du cou : il était depuis longtemps diabétique. Il a emporté les regrets de tous et fut inhumé au cimetière de la Chartreuse. Le Recteur, l'Inspecteur d'Académie de Bordeaux; une délégation des professeurs du lycée Montaigne, suivirent ses obsèques. Entouré de MM. Cambos et Sécheresse, M. Vieussens principal du Collège a adressé sur le caveau de famille un dernier adieu à ce bon serviteur de l'Université, à l'homme de cœur, à l'homme de bien, à sa haute culture, à son érudition forte et solide à sa scrupuleuse tolérance et à toutes ses qualités d'esprit.

Situation financière au 31 Décembre 1948

ACTIF		
DISPONIBLE		
Crédit Commercial de France		
à Bergerac.. .. .	6.742 »	
C. C. P. 367.52 Limoges ..	1.128 »	
Caisse d'Epargne	20.259 »	
Numéraire en caisse .. .	2.600 »	
	30.729 »	30.729 »
RÉALISABLE		
Valeurs mobilières. . . .	82.380 »	
Valeurs non cotées. . . .	<i>mémoire</i>	
		82.380 »
IMMOBILISÉ		
Immeuble.	500.000 »	
		500.000 »
		613.109 »
PASSIF		
Actif au 31 décembre 1947 .	607.197,64	
Gain de l'exercice 1948. . .	5.911,36	
		613.109 »

COMPTE DE GESTION (année 1948)

RECETTES		
1° Disponible au 31 déc. 1947 .		24.647,64
2° Revenus ordinaires :		
Cotisations	7.470 »	
Bulletins	18.060 »	
Dons.. . . .	1.023 »	
Loyer.	16.440 »	
Revenus de valeurs et dépôts	1.444 »	
	44.437 »	44.437 »
3° Ressources extraordinaires :		
Vente bijoux	7.313 »	
Subv ^{ns} du Conseil Général .	5.000 »	
Bénéfice net sur recette de séance de cinéma	12.000 »	
	24.313 »	24.213 »
Total des revenus.		68.750 »
		93.397,64

DÉPENSES

1° Dépenses ordinaires

Entretien tombeau Augiéras	300 »
Règlement succ ^{on} Augiéras .	1.791 »
Immeuble : Impôts.	7.498 »
Assurances.	597 »
Prix	3.047 »
Frais de bureau	3.341,64
Frais en banque	1.362 »
Bulletin	12.850 »
Participation fête annuelle..	7.200 »

37.986,64 37.986,64

2° Dépenses extraordinaires

Réparat ^{on} tombeau Augiéras	24.682 »	24.682 »
--	----------	----------

Total des dépenses 62.668,64 62.668,64

3° Disponible au 31 déc. 1948 30.729 »

93.397,64

RÉSULTATS

Excédent des revenus 6.081,36

Moins value des titres 170 »

Gain de l'exercice 5.911,36 5.911,36

RELEVÉ DES TITRES déposés au Crédit Commercial ÉVALUATION au 31 Décembre 1948

2 Bons de la Libération de 10.000 francs	19.800 »
210 fr. de rente 3 0/0 1945	5.100 »
720 fr. de rente 3 0/0 perpétuel	17.100 »
1 Obligation P. T. T. 4 0/0 1941 de 1.000 francs.	830 »
1/5 Foncière 2,60 0/0 1885	70 »
1 Obligation Ville de Paris 4,5 0/0 1929.	880 »
1 — — — 4 0/0 1931.	800 »
4 Actions Union Ind. et Com. du Périgord.	400 »
1 Obligation hellénique 5 0/0 1914	400 »
1 Obligation Etat de Sao-Paulo 5 0/0 1907.. . . .	3.500 »
1 Obligation à revenu variable chemin de fer de Sao-Paulo à Rio-Grande.	400 »
1 Obligation chemin de fer de Rosario à Puerto-Belgrano . .	600 »
5 Obligations province de Santa-Fé 5 0/0 1910.	32.500 »
	<u>82.380 »</u>

VALEURS EN COFFRE ET NON COTÉES

- 2 Obligation Crédit Foncier hongrois 3,5 0/0.
- 3 Obligations Papeteries Rottersac.
- 1 Obligation emprunt industriel de la République chinoise 5 0/0 or 1914.
- 3 Obligations Union minière métallurgique de Russie.
- 1 Bon de l'Exposition Coloniale de Paris 1931 n° 22.558.

Assemblée générale du dimanche 5 décembre 1948

Au Collège Henri IV à 10 h. 30, dans la classe de première.

36 membres sont présents et 40 autres ont voté par procuration.

— Le Président ouvre la séance, évoque les morts et fait admettre les nouveaux membres.

— Après lecture on adopte le procès verbal de l'assemblée générale du 14 décembre 1947 ainsi que le rapport moral du secrétaire général et le rapport financier du trésorier.

— Sont réélus :

avec 76 voix : M. COLLET;

avec 75 voix : MM. BARTHE, FOURNIER, DE MESLON.

— Tous pouvoirs sont donnés au Conseil d'administration pour opérer la rupture avec l'Union des Associations d'Anciens Elèves des Lycées et Collèges Français.



Réunions du Conseil d'Administration

Le mardi 18 octobre à 18 heures 30.

Présents : MM. BARTHE, BURZAC, COQ, DELPERIER, DE MADAILLAN, ROUSSEAU.

Excusés : M. FOURNIER.

— Des félicitations sont adressées à M. Georges BRASSEM pour son mariage et des condoléances sont envoyées à M. BENEDICTY pour le décès de sa mère.

— M. BENEDICTY ayant été nommé à Marmande a dû quitter le Conseil d'administration. Conformément à l'art. 5 (deuxième alinéa) des statuts il est pourvu provisoirement à son remplacement jusqu'à la prochaine assemblée générale en la personne de M. André DELPERIER.

— Le trésorier fait connaître la situation financière et présente le bilan au 31 décembre 1948.

— On règle l'ordre du jour de l'assemblée générale.

*

**

Le samedi 5 octobre à 18 heures 30.

Présents : BARTHE, COQ, DELPERIER, DE MADAILLAN.

Excusés : FOURNIER, ROUSSEAU.

— On règle les dispositions des fêtes du quarantenaire.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre du Président au Secrétaire-général	1
Dead lock	4
XXVII ^e banquet et discours	5
Le Périgord intellectuel de Philippe Ratolet	12
Légion d'Honneur	13
Poèmes de Jean Dhelens	14
Stephen Girard	15
Les dîners mensuels	17
M. Emile Renard	18
Situation financière	22
Assemblée générale du 5 décembre 1948	24
Réunions du Conseil d'Administration	24

NÉCROLOGIE

FAVEREAU (Alfred), décédé à Pineuilh (Gironde), le
16 janvier 1948, à l'âge de 70 ans.

BERGERAC
Imprimerie Générale du Sud-Ouest
(H. TRILLAUD & C^{ie})

CE BULLETIN EST TIRÉ HORS COMMERCE
A SIX CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS
AUX SEULS MEMBRES DE L'ASSOCIATION
